



Cahiers d'études africaines

186 | 2007
Varia

Mumengi, Didier. – *Panda Farnana. Premier universitaire congolais (1888-1930)*

Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan (Espace Kinshasa) (« Recherches en bibliologie »), 2005, 358 p., ill.

Pierre Halen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/7569>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2007

Pagination : 433-434

ISBN : 978-2-7132-2139-2

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Pierre Halen, « Mumengi, Didier. – *Panda Farnana. Premier universitaire congolais (1888-1930)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 186 | 2007, mis en ligne le 08 juin 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/7569>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Mumengi, Didier. – *Panda Farnana.* *Premier universitaire congolais* *(1888-1930)*

Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan (Espace Kinshasa) (« Recherches en bibliologie »), 2005, 358 p., ill.

Pierre Halen

- 1 Paul Panda Farnana est une figure historique importante dans l'histoire du Congo-Kinshasa. Du point de vue plus large de l'histoire africaine, c'est un témoin significatif de l'évolution des sensibilités au début des années 1920 qui virent se conjuguer les prises de positions américaines, antillaises, africaines autour d'événements comme le prix Goncourt attribué à *Batouala* ou les congrès panafricains. L'un des mérites du livre de Didier Mumengi est de montrer que de tels événements ne doivent pas être isolés d'autres de la même époque, comme ce premier Congrès colonial national qui a lieu à Bruxelles, ou comme les « semaines de missiologie » de Louvain, ou encore le synode régional à Léopoldville. On sait depuis longtemps que l'immédiat après-guerre constitue un tournant, mais nous n'en avons sans doute pas encore pris toute la mesure, sans doute en raison de perspectives séparant de manière hélas trop coloniale ce qui se passe chez les intellectuels « nègres » et ce qui se discute dans les diverses sphères missionnaires et coloniales.
- 2 Malgré ses 350 pages de grand format, ce livre n'apporte guère d'éléments nouveaux sur Panda Farnana, et peut-être ne connaîtra-t-on jamais les détails de la vie de ce jeune garçon ramené en Belgique, où, après avoir été adopté, il fit des études professionnelles jusqu'à l'obtention d'un diplôme d'études supérieures en agronomie (il ne s'agit cependant pas d'un diplôme universitaire, contrairement à ce qu'indique le titre de l'ouvrage). Engagé en 1914 avec deux autres Congolais dans un régiment de « volontaires coloniaux » de l'armée belge, il connut aussi la captivité en Allemagne. L'auteur est bien conscient de ces lacunes dans notre connaissance historique, lorsqu'il déplore notamment que, Panda Farnana étant mort dans sa ville d'origine en 1930, « en l'absence du Blanc », on ne sache à peu près rien des circonstances de son décès. Didier Mumengi

exploite donc au mieux diverses sources écrites publiées dans la presse de l'époque, et il fait bien de citer longuement, par exemple, certaines prises de position de Panda Farnana au Congrès colonial de 1920, ou sa réponse à l'enquête de *La Renaissance d'Occident* sur les arts africains. Il reste qu'on aurait aimé en savoir plus, notamment sur ses relations avec des personnalités évoquées au passage comme Matthieu Rutten, Paul Otlet ou Paul Fontainas, sans parler de l'écrivain colonial Willy van Cauteren, compagnon de captivité.

- 3 Le lecteur pourrait s'irriter, par ailleurs, des longs détours narratifs de l'auteur, qui ne craint pas de réécrire, au passage, l'histoire de Belgique depuis la conquête des Gaules, ou de s'étendre sur le mythe de Cham, entre autres longueurs inappropriées. Le livre est aussi déparé par une insuffisante surveillance rédactionnelle, dont la responsabilité revient aux Éditions L'Harmattan et à l'éditeur de cette collection de « Recherches en bibliologie » (« la science générale de la communication écrite », rien de moins), domaine d'ailleurs sans rapport évident avec le présent ouvrage.
- 4 Mais l'essentiel est ailleurs : Panda Farnana est ici convoqué au titre de *modèle*, comme on faisait autrefois l'histoire des hommes illustres. Il s'agit certes d'un modèle de fierté nationale dans le contexte de l'époque, mais qui n'a pas entièrement perdu de sa pertinence raciale. Le second aspect explique le recours convenu aux antiquités égypto-nègres, dont la fonction, ici comme ailleurs, est d'affirmer la dignité civilisationnelle de l'Afrique noire, comme si elle en avait besoin. Le fait est que, subjectivement, elle en a besoin, car ce qui motive tout ce livre est encore une fois la volonté de rendre espoir dans un contexte objectivement calamiteux. Didier Mumengi a en tout cas le courage de mettre les pieds dans le plat, dans le plat national en l'occurrence, en rappelant par exemple les statistiques de développement du Congo colonial et du Congo indépendant. La comparaison, dans un tout autre contexte, se passerait de commentaires, mais l'auteur estime, non sans raison, qu'un certain discours unilatéral, accablant le seul colonisateur et présentant l'Africain comme éternelle victime, a fait son temps. Dès lors, il s'agit d'élever à Panda Farnana, premier intellectuel congolais avec l'abbé Kaoze, la statue qu'il mérite, en insistant sur les valeurs qu'il incarne : le savoir scolaire et le travail de développement concret, le réalisme, un nationalisme basé sur l'égalité sociale et la dignité, sur la parole vraie et le sens du bien commun, enfin la raison plutôt que le désir (p. 329). Certes, Mumengi conserve à la défense des cultures africaines sa place presque obligée, mais il met au premier plan la lutte prométhéenne, et décidément moderne, pour un développement qui passe par la scolarisation, la formation de cadres, l'ambition de rejoindre ce que les physocrates coloniaux du XIX^e siècle appelaient le « concert des nations ». Cela peut sembler des lieux communs, mais ce n'en est pas ; un Mudimbe, expliquant l'une des carences de l'Afrique par l'absence d'imprégnation par le droit romain, ou un Tshibanda prônant la nécessité de l'adaptation réaliste, n'ont pas fait l'unanimité. Le nationalisme, dans cet essai qui fait une grande place au panafricanisme, n'empêche pas le discours iconographique d'accorder une grande place aux missionnaires ; de n'en laisser aucune à Lumumba ni, bien sûr, à Mobutu. Ainsi se réorganise une mémoire nationale.
- 5 La couverture du livre de Mumengi est un montage qui reprend un portrait de Panda Farnana en col et cravate de l'époque, à l'âge où il devait être étudiant : il sourit, confiant. À l'arrière-plan se trouvent un obélisque et une pyramide égyptiens, et le motif du soleil illuminant. On peut ne pas approuver le procédé un peu fallacieux du montage, on peut aussi estimer que le Congo n'a nul besoin de l'Égypte pour affirmer sa dignité, d'autant que le raccourci ainsi obtenu entre pharaons et modernité technologique oblitère, dans

cette composition, l'histoire proprement congolaise. Mais on comprend le message, qui revient en conclusion : « Entre le simplisme anti-impérialiste et le populisme anti-colonial, Panda avait très courageusement choisi le registre de la décolonisation des esprits congolais, appréhendée comme sursaut régénérateur d'un peuple qui se réconcilie avec la civilisation du savoir et renouvelle son adhésion aux exigences de la science et du progrès [...]. Panda Farnana aura été le premier éclat de la sagesse politique en R. D. du Congo », le « véritable homme d'État que le Congo n'a presque pas encore connu. »